

Le Valais sous l'œil d'un militaire suisse :

Guillaume Henri Dufour et la défense du Simplon (1821-1822)

François-Olivier DUBUIS et Antoine LUGON

De 1798 à 1815, la Suisse avait pu mesurer les conséquences désastreuses des divisions politiques et de la faiblesse militaire. Le pacte fédéral du 7 août 1815, en même temps qu'il établissait, vis-à-vis de l'extérieur, la cohésion des vingt-deux cantons, instituait, sans supprimer les troupes cantonales, une milice fédérale, à raison de deux hommes pour cent âmes de population (32 896 hommes en 1815).

Reconnues par les Puissances lors du second traité de Paris (20 novembre 1815), «la neutralité et l'inviolabilité de la Suisse et son indépendance de toute influence étrangère», de même que la contiguïté du territoire suisse, désormais acquise, exigeaient de l'armée fédérale l'étude attentive des mesures propres à les défendre. Pour que les principes reconnus par les traités s'inscrivent dans les faits, il fallait que la jeune Confédération se donne les moyens de les faire respecter.

Le territoire du Valais, désormais incorporé à la Confédération, constituait, en raison de ses passages transalpins, une des zones névralgiques du système de défense.

L'absence de relevés topographiques suffisants se faisait sentir dans le premier quart du XIX^e siècle encore. La préparation d'une résistance en Valais exigeait donc de la nouvelle armée fédérale un examen direct du territoire. C'est pourquoi en 1821 et 1822 des officiers de l'Ecole fédérale de Thoune (fondée en 1819) procèdent à une «reconnaissance militaire» du Valais. Le rapport final, comprenant une description du pays et un plan pour la défense du Simplon contre une attaque venue du sud, est rédigé par un de leurs professeurs, le lieutenant-colonel Guillaume Henri Dufour, instructeur en chef du Génie.

Ce texte¹ nous a paru intéressant à présenter à l'occasion du 700^e anniversaire de la charte de 1291. Il est un des premiers documents témoignant de la place du territoire valaisan dans la nouvelle conception de la neutralité armée. Il fait voir comment le futur général Dufour envisageait la défense du Simplon devenu suisse. Il présente en outre, pour le Valais, l'intérêt d'un regard tout autre que celui des nombreux voyageurs épris de pittoresque alpin, de curiosités historiques et de mœurs bucoliques à la Rousseau.

La description du pays

A l'étude de la topographie, préalable nécessaire à l'établissement d'un plan de défense, G. H. Dufour consacre quatre chapitres. Le premier, *Coup d'œil général* (pp. 1-4), contient quelques considérations sommaires sur les ressources, la population, l'orographie, l'hydrographie et enfin les communications latérales. Concernant celles-ci, Dufour écrit : « Quelques-unes ont été parcourues et scrutées avec soin dans nos reconnaissances ; nous n'avons sur les autres que des renseignements, soit des habitants, soit des voyageurs ou des militaires qui les ont parcourues. » Nous reviendrons dans des notes à quelques points sur lesquels cette diversité de sources est particulièrement sensible, ainsi qu'à certains détails fournis par le premier chapitre.

La vallée du Rhône en amont du défilé de Saint-Maurice (pp. 5-19)

Dans son chapitre 2, intitulé *Partie centrale du Valais*, G. H. Dufour décrit la plaine du Rhône d'Aigle à Brigue, ainsi que la haute vallée jusqu'à Obergesteln. De ce texte, il nous a paru utile de présenter les notices relatives aux localités dans lesquelles le *Plan de défense* (chapitre 5) prévoit le stationnement de troupes. Nous avons retenu aussi les indications concernant les sites propices à l'interception de la route devant un ennemi qui descendrait de Brigue.

« **Saint-Maurice** est une assez jolie petite ville d'environ 1300 habitants, construite en entier sur la rive gauche du Rhône, au pied de rochers à pic qui la dominant à des hauteurs considérables. Elle doit, dit-on, sa fondation au chef de la Légion Thébéenne qui fut décimée en cet endroit². (...) On remarque dans le flanc escarpé de la montagne un hermitage [Notre-Dame du Scex] qui est l'objet des pèlerinages des dévots, mais qui servirait avantageusement pour un poste d'obser-

¹ Nous avons utilisé une expédition signée par G. H. Dufour ; aux Archives Fédérales, Berne (citées AF) E 27 /11568. Les passages que nous citons sont entre guillemets ; les points de suspension entre parenthèses n'indiquent pas une lacune du texte mais une omission volontaire de notre part ; nous avons placé entre crochets quelques identifications de lieux qui nous paraissaient nécessaires. D'autres parties du texte de Dufour sont présentées sous forme de résumé. Nos remarques personnelles ne se trouvent en principe que dans les notes.

² Nous ne citons pas ce qui concerne le pont de pierre et le défilé ; on peut voir à ce sujet F.-O. DUBUIS et A. LUGON, « La défense de l'axe du Simplon : G. H. Dufour et les fortifications de Saint-Maurice », dans *Le général Dufour et Saint-Maurice (Cahiers d'archéologie romande n° 35)*, pp. 65-111 (cité DUBUIS et LUGON).

vation dans un cas de défense. La ville est industrielle et offre quelques ressources; ses habitants ont su fertiliser le peu de terrain que la nature leur accorde. On peut cantonner à Saint-Maurice quatre à cinq bataillons.»

Entre Saint-Maurice et Martigny, la vallée est très encaissée: «Trois ou quatre bataillons peuvent partout barrer le passage, et en quelques endroits deux suffiraient. (...) On trouve enfin, à l'entrée de Martigny un pont de bois sur lequel on passe la Drance, rivière très rapide et difficilement guéable.»

«**Martigny**, autrefois Octodurum est un bourg situé au milieu d'une plaine célèbre dans l'histoire militaire³. (...) Le siège des Evêques du Valais fut primitivement à Martigny avant d'être transféré à Sion, aussi y trouve-t-on une grande église paroissiale et d'autres bâtiments anciens et spacieux. Martigny se divise en deux parties séparées par un espace d'un quart de lieue. L'une est Martigny la ville, l'autre Martigny le bourg. Cinq ou six bataillons peuvent trouver à s'y loger, le nombre des couverts⁴ y est assez considérable. Il se fait à Martigny un grand commerce de détail et de transit pour les marchandises qui passent par le Saint-Bernard. On n'y trouve pas de bonne eau. La Drance, qui coule tout auprès, à son sortir de la profonde vallée d'Entremont, y a plus d'une fois occasionné de grands ravages. On aperçoit de l'autre côté de la Drance, les ruines d'un vieux château dit la Bâtie qui domine le chemin⁵ et le pont: peut-être pourrait-on en tirer quelque parti pour un poste. Outre le fameux chemin du St. Bernard qui débouche à Martigny, il y a encore celui du col de Balme et de la Tête noire passant par la Forcla et communiquant avec la vallée de Chamonix. Ce chemin vient se réunir à celui du St. Bernard près de Martigny le bourg, à l'endroit où un pont de bois sert à franchir la Drance vers l'entrée du Val d'Entremont.»

Entre Martigny et Riddes, la plaine se prêterait au campement de troupes appuyées au Rhône d'une part, à la montagne de l'autre. Le pont de bois de Riddes pourrait être coupé, mais l'élévation plus grande du terrain sur la rive droite du fleuve est favorable à l'ennemi plutôt qu'au défenseur. Dufour signale le chemin qui, de Saint-Pierre-de-Clages, descend sur la rive droite vers Saillon «qui présente les ruines d'une vieille enceinte de tours crénelées» et dont on pourrait tirer parti «pour la défense du chemin». Cet itinéraire détourné rejoint la rive gauche et Martigny par le pont de bois de Branson.

³ Dufour rappelle ici le combat entre les troupes de Servius Galba et les Vénètes (57-56 av. J.-C.) et le passage du Saint-Bernard par des troupes de Bonaparte en 1800.

⁴ Dufour définit le terme dans un *Avertissement* préliminaire (page a): «Le but de cette reconnaissance étant tout militaire, nous ne nous sommes arrêtés à indiquer dans les villages que les maisons qui peuvent servir au cantonnement des troupes, et les avons désignés sous le nom général de *couverts*, qui s'applique aux maisons habitées, et aux granges ou magasins de fourage, qui se trouvent en si grand nombre dans nos vallées alpines.»

⁵ Dans son *Avertissement* (page a), Dufour note: «Nous donnerons en général le nom de routes aux chemins où peuvent passer les chariots, celui de chemins proprement dit aux communications qui ne sont praticables qu'aux mulets, et celui de sentiers aux communications accessibles aux piétons seulement. (...) Il est certaines communications où l'on est embarrassé de prononcer sur leur nature, et par conséquent de leur donner le nom qui leur convient. Ce sont de mauvais chemins mais c'est plus que des sentiers. On rencontre ici l'embarras de toute classification, mais cet embarras est encore préférable au vague des expressions.» A ces principes excellents G.-H. Dufour déroge ici en désignant la grande route du Valais sous le nom de chemin. On rencontre d'ailleurs dans le texte de la reconnaissance quelques dérogations analogues.

«Le village d'**Ardon** est assez bien bâti, ses environs sont cultivés, il passe pour un des greniers du Valais.»

Après le passage, sur un pont de bois, de la Morge, rivière guéable et qui «n'offre pas d'obstacle réel», «la route est renfermée entre des rochers qui s'élèvent à droite au milieu de grands marais⁶, et des vignobles sur la gauche». Ce goulet entre le crêt de la Maladère et Montorge présente des positions favorables aux tirailleurs.

«**Sion**, capitale du Valais, autrefois Sedunum, contient environ 2300 âmes; elle est ceinte de murailles à la faveur desquelles les habitants essayèrent en 1798 de résister aux Français, mais sans succès; la ville fut prise d'assaut et livrée au pillage. Le château de la Majorie y sert de résidence à l'Evêque⁷. On y voit de beaux bâtiments soit dans l'intérieur soit à l'extérieur; les environs sont très pittoresques et offrent toutes les productions des pays chauds. Le peuple commence à parler la langue allemande⁸.»

«Une demi-heure avant **Saint-Léonard**, on passe le torrent de la Lièna⁹ qui ne serait un obstacle qu'à l'époque d'un débordement.»

«**Sierre** est un bourg de 800 habitants où l'on peut loger deux ou trois bataillons. Il y a plusieurs belles maisons et quelques tours antiques¹⁰; son terrain est un des plus fertiles du canton, il produit des vins d'excellente qualité¹¹.»

En amont de Sierre, Dufour mentionne le «pont de bois d'une grande longueur» sur le Rhône, puis le village et la forêt de Finges¹² où les Valaisans tentèrent de résister aux Français en 1799 et firent «des abatis et des retranchements dont on voit encore les vestiges». Entre la Souste et Tourtemagne, on voit à droite, «un grand château moderne entouré d'une muraille aux angles de laquelle sont quatre tourelles: il peut servir de poste ou de quartier général»¹³.

⁶ Ici comme à Saint-Triphon et dans la région de Tourtemagne, Dufour décrit les marais dans leur maximum d'extension, c'est-à-dire lors des crues estivales du Rhône, alors maître de la plaine. Il a visité le Valais dans le courant de l'été: c'est à ce moment que les cours d'eau provenant de fortes réserves glaciaires (comme la Drance) sont impétueux, tandis que les torrents alimentés essentiellement par la fonte des neiges et par les chutes de pluie (comme la Morge) sont plus facilement franchissables.

⁷ Dufour rapporte ici une information livresque: en réalité l'évêque ne résidait plus à la Majorie depuis l'incendie de 1788.

⁸ Cette dernière remarque n'est pas une note chronologique mais géographique: c'est en amont de la Morge que Dufour prend contact avec les Valaisans germanophones. Il écrit dans le chap. 1 (p. 2): «On parle un allemand corrompu dans le haut Valais, mais depuis Sion jusqu'au lac de Genève, le français est la langue du peuple.»

⁹ Le torrent est actuellement canalisé à proximité immédiate du village. Nous n'avons pas trouvé de document confirmant l'existence d'un cours de la Lièna si éloigné de Saint-Léonard. Un plan du cours du Rhône levé en 1823 (AEV, DTP, Plans/Rhône, n° 7) indique la Lièna à son emplacement actuel. Les notes prises sur place lors de la reconnaissance seraient-elles mal transcrites?

¹⁰ Antiques signifie anciennes: Dufour mentionne plus bas les ruines du château épiscopal, la tour de Goubing, le couvent de Géronde, ainsi qu'un pont de bois «qui conduit de l'autre côté du Rhône, dans la vallée d'Anniviers».

¹¹ Dufour aurait-il dû, sous quelque accueillante tonnelle sierroise, abandonner un préjugé qu'il nourrissait encore en rédigeant le chapitre 1? Dans une allusion générale aux productions agricoles du pays, il avait affirmé que les vins du Valais «rivaliseraient de qualité avec ceux des climats les plus favorisés, s'ils étaient convenablement préparés».

¹² Ce village comprenait en 1798 18 maisons d'habitation et 34 autres bâtiments (L. MEYER, *Les recensements de la population du canton du Valais*, p. 13). Le *Dictionnaire géographique de la Suisse* (t. II, 1903, p. 90) y signale encore 10 maisons et 70 habitants. Il n'y a plus aujourd'hui que quelques bâtiments agricoles.

¹³ Il s'agit d'une ancienne maison Mageran, actuellement home Saint-Joseph.

«Le village de **Tourteman** est assez considérable ; il y a 70 à 80 couverts, deux grandes auberges, un maréchal, deux scieries, deux moulins. On n'y fait que fort peu de commerce.»

Entre Tourtemagne et Turtig, en quelques endroits, les hauteurs de la rive gauche «se rapprochent tellement du fleuve que la route occupe toute la largeur du défilé»¹⁴. De tels passages sont notés comme favorables à la défense, de même que l'endroit où «la Viège côtoie pendant quelque tems la grande route avant de se jeter dans le Rhône»¹⁵.

«**Viège** ou Visp est plutôt un bourg qu'un village, mais les maisons y sont mal construites et malpropres ; on compte 400 habitants. Je ne pense pas qu'on puisse cantonner plus de deux ou trois bataillons dans ce bourg qui, de loin, à la belle apparence de ses clochers, semble promettre davantage¹⁶.» (...) «Viège n'a que peu ou point de commerce ; on y tanne des peaux et l'on y vend du bétail et un peu de bled.» Dufour note deux ponts de bois sur le Rhône, pour les mauvais chemins du Baltschiedertal et de Rarogne. Bien que ce dernier soit «souvent interrompu par la crue des eaux du Rhône», il conviendrait de couper les ponts pour empêcher l'ennemi d'utiliser la rive droite. «La vallée de Viège est une des plus importantes à observer parce que plusieurs passages y aboutissent.»

Entre Viège et Brigue, Dufour s'attarde sur les frasques de la Gamsa et poursuit : «non loin de là, on rencontre une ancienne muraille très épaisse qui fermait autrefois la vallée et qu'on attribue aux Romains¹⁷.»

«**Brieg** est un bourg assez considérable, pour mieux dire une petite ville à laquelle ses clochers et les boules argentines qui les couronnent donnent de loin une apparence de grandeur et d'originalité. On y compte 1800 habitants¹⁸ environ. Brieg, sous la domination française avait un assez grand commerce de transit ; maintenant cette branche d'industrie est presque éteinte. Les habitants sont peu industriels ; on ne trouve parmi eux ni maçons ni charpentiers, il faut les faire venir du dehors. On remarque quelque culture dans les environs ; et le commerce du bétail ainsi que la petite vente journalière sont les seules industries. On trouve cependant des maréchaux, des serruriers, des tailleurs, des cordonniers etc., deux moulins, une scierie et un dépôt de sel.»

«La communication de Brieg avec les nombreux villages de la partie supérieure du Valais était établie autrefois par le moyen d'un mauvais chemin praticable seulement aux bêtes de somme ; mais actuellement une route nouvelle s'établit, et bientôt on pourra aller en char jusqu'aux sources du Rhône¹⁹.»

¹⁴ Dufour emploie le terme défilé pour désigner toute espèce de passage resserré, même s'il n'est pas encaissé entre deux hauteurs.

¹⁵ Aujourd'hui, le cours de la Viège est canalisé plus directement vers le Rhône.

¹⁶ Dufour rappelle la résistance offerte aux Français sur la rivière en 1798 et la victoire des Haut-Valaisans sur les Savoyards en 1388 (que son scribe attribue par erreur à 1338).

¹⁷ Il s'agit en réalité d'un système de défense médiéval.

¹⁸ Les chiffres donnés par Dufour sont en général proches de ceux du recensement de 1816. A Brigue toutefois, le chiffre 1800 résulte probablement d'une erreur de copie. Le recensement de 1821 indique à Brigue 664 habitants, et à Glis (chef-lieu de la paroisse) 482 (L. MEYER, op. cit., p. 44).

¹⁹ Cette route n'existait pas encore en 1820 : voir Georges OZANEAUX, «Lettres sur la Suisse (1820)», publiées par Jean-Daniel CANDAU, dans *Annales Valaisannes* 1966, pp. 120 ss. Dufour craint que la création de cette route ait pour conséquence l'amélioration du passage du Grimsel : cette ouverture vers la Suisse centrale pourrait présenter un danger en cas d'invasion (chap. 1, pp. 2-3).

«**Lax** est un village de 60 à 70 couverts ; il vend des bestiaux et des fromages que l'on conduit à Milan par le val Binnen. On y récolte quelques grains et des fruits. Plus haut sont des pâturages où l'on élève quelques chevaux²⁰.»

«**Münster** est le plus grand village de ces contrées ; il est situé sur le Rhône et il compte au moins 200 couverts, 4 moulins, 2 scies, un maréchal et 3 églises²¹. (...) Un grand ruisseau qui coule des glaciers traverse le village et fait mouvoir les usines».

Les passages alpins

Dans les chapitres 3 *Communications avec l'intérieur* (pp. 20-36), et 4 *Communications avec l'Italie* (pp. 37-48), Dufour traite des cols qui s'ouvrent de part et d'autre de la vallée principale. Ils ne sont praticables (sauf éventuellement le Simplon) que durant le gros de l'été.

Dans le cadre de l'hypothèse qui sert de base à la reconnaissance (tentative de passage d'une armée étrangère du nord de l'Italie vers la Suisse occidentale et éventuellement au-delà), ceux du nord ne peuvent servir qu'à des opérations soit de repli soit de harcèlement²². En revanche, les passages à travers la chaîne méridionale peuvent servir à l'ennemi pour des mouvements de diversion voire d'encerclement qui faciliteraient son passage par la route carrossable du Simplon. Voici l'essentiel des indications qui les concernent.

Grand-Saint-Bernard

«Le passage du Grand Saint-Bernard se fait aisément à mulet dans la belle saison ; mais il est terrible dans la mauvaise saison, les avalanches y sont très fréquentes au mois de Mars et d'Avril. C'était cependant la principale route du tems des Romains.» De Martigny, le «chemin» est praticable à l'artillerie jusqu'à Bourg-Saint-Pierre²³. Plus haut, on ne peut utiliser que les bêtes de somme : «On trouve à Saint-Pierre un grand nombre de mulets pour le passage des marchandises par le col.»

Dufour signale deux itinéraires parallèles au Saint-Bernard, mais d'importance secondaire. L'un conduit d'Orsières en Italie par le val Ferret et le col de Fenêtre ; il permet d'atteindre Courmayeur puis, soit Aoste soit le Petit Saint-Bernard. L'autre, de Sembrancher «conduit par la vallée de Bagnes jusqu'au glacier de Getroz devenu célèbre par la dernière catastrophe qu'il a occasionnée.

²⁰ Dufour note à propos des Conchards : «Les habitants de cette partie du Valais ont un ardent amour pour la liberté et ils se sont imposé les plus grands sacrifices pour la conserver.»

²¹ Il s'agit sans doute, en plus de Notre-Dame et de St-Pierre, situées dans le village, de la chapelle de Geschinen, hameau de la paroisse.

²² Nous reviendrons sur ces passages en présentant le *Plan de défense*.

²³ «C'est là que Bonaparte fit démonter les pièces de canon pour les conduire sur des traîneaux faits avec des troncs d'arbres creusés exprès ; on les traîna ainsi à force de bras jusqu'à Saint-Rémy de l'autre côté où elles furent remises sur leurs affûts.» Selon un rapport fait le 11 mai 1831 par F. de Meuron, adjudant de la 2^e brigade de la 4^e division (AF, E 27 / 17596), «de Saint-Pierre à la plaine de Prou, l'artillerie ne peut y arriver qu'avec assez de peine et en faisant quelques travaux préparatoires».

Ce chemin ne conduit à aucun passage fréquenté; cependant le glacier est franchissable et présente aux fantassins une communication avec le val Pellina».

Parmi les observations consignées par Dufour sur l'itinéraire de Martigny au col, nous retenons les points suivants. En amont, de Martigny, «l'on suit la rive gauche [de la Drance], la vallée tournant à gauche et à l'est, jusqu'à St. Branchier, village situé à trois lieues de Martigny».

A Sembrancher, la reconnaissance rapporte: «Un fort s'élevait autrefois sur des rochers qui dominent le bourg et faisait la défense de cet important passage. De l'autre côté sont aussi des ruines d'un vieux château construit autrefois dans le même but²⁴.»

A Orsières on note: «Avant d'y entrer, on passe la Drance et l'on aperçoit les ruines d'un vieux château qui dominait autrefois cette localité²⁵.» Bourg-Saint-Pierre «est gardé du côté de l'Italie par une muraille crénelée percée d'une porte qui s'ouvre sur le pont de la Valsorrey»²⁶. Après avoir évoqué la gorge de ce torrent, Dufour ajoute: «Un château fermait encore la vallée en cet endroit; il n'en reste plus que quelques ruines²⁷.»

La nature des renseignements que Dufour enregistre au sujet de l'Entremont fait penser qu'il n'écrit pas sur la base d'observations recueillies sur place en 1821-1822²⁸.

Val d'Hérens

«Le chemin monte par le val Hérès [Hérens] en suivant le cours de la Borgne, une des principales rivières du Valais. La vallée se partage en deux au village d'Hermance [Hérémente]; celle de droite communique par un sentier très dangereux avec le val de Bagne et prend le nom d'Armenzi [Hérémente] ou de Vesonce [Dixence?]; c'est dans la vallée de gauche que continue le chemin

²⁴ Le premier de ces châteaux est celui de Saint-Jean (voir L. BLONDEL, «Le château de Sembrancher ou d'Entremont», dans *Vallesia* VI 1951, pp. 19-25). Le second serait-il à l'est de la Drance, sur la «Crête Rambert»?

²⁵ Il s'agit sans doute des ruines du Châtelard (voir L. BLONDEL, «Le bourg d'Orsières, ses églises et le Châtelard», dans *Vallesia* X, 1955, pp. 83-86).

²⁶ De Meuron (AF, E 27 / 17596) parle seulement de «restes».

²⁷ Sur les anciennes fortifications de Bourg-Saint-Pierre, voir A. DONNET et L. BLONDEL, *Châteaux du Valais*, pp. 52-54.

²⁸ En 1817, le chemin de Martigny à Sembrancher par la rive gauche de la Drance avait été gravement endommagé par une avalanche au ravin de la Monnayaz (en amont de Bovernier). On avait alors envisagé de transférer le chemin sur la rive droite et vraisemblablement commencé le percement d'un tunnel à travers le rocher de l'Epiney. La débâcle du Giéto (1818) contraignit le Conseil d'Etat d'exiger fermement l'achèvement du tunnel et le transfert du trafic sur la rive droite. On passe à l'exécution en 1819 et 1820. En 1822, la route est terminée de Martigny jusqu'à Sembrancher (voir Catherine BERTHOD, «La route carrossable», dans *Une région, un passage; l'Entremont de la fin du Moyen Age à nos jours*, Martigny 1989, p. 65 ss). Si Dufour avait parcouru l'itinéraire entre 1819 et 1822, il n'aurait pas manqué d'évoquer les travaux dans sa reconnaissance; le nouveau tunnel dit «galerie de la Monnayaz» aurait inévitablement attiré l'attention du tacticien. On remarque par ailleurs l'absence d'observations relatives à la défense du Grand-Saint-Bernard. Que Dufour n'ait pas examiné lui-même la route de l'Entremont, pourrait s'expliquer par le caractère secondaire du chemin d'Aoste à Martigny dans l'hypothèse d'une attaque axée sur la route du Simplon.

principal jusqu'à St-Barthélemy, village situé au pied des glaciers²⁹. Depuis là, il n'y a plus qu'un sentier au travers des glaces qui n'est praticable que quelques mois de l'année. Ce sentier se bifurque: la branche de gauche descend dans le Val Tournanche; et celle de droite dans le Val Pellina. L'un et l'autre conduisent à la vallée d'Aoste. Il y a sur la gauche une communication avec le val d'Anniviers³⁰ qui n'est elle-même qu'un impasse. »

La description que donne Dufour est assez approximative. Il s'est probablement contenté de renseignements recueillis par lui ou par ses élèves à Sion ou à l'entrée de la vallée.

Vallée de Viège

Dufour indique le chemin de Viège à Stalden, avec pont de pierre à mi-distance, puis les itinéraires dans les vallées de Saint-Nicolas et de Saas. Dans la première, on passe «de Stalden à Saint-Nicolas (...) par un sentier difficile pratiqué au milieu d'horribles précipices et facile à couper». La paroisse de Saint-Nicolas compte «environ 140 feux»³¹. De là, le «chemin» par Herbruggen, Randa et Täsch, conduit à Zermatt «dominé de près par les cimes majestueuses du Mont Rose et du Mont Cervin» et «situé au milieu d'une plaine couverte de pâturages». Il compte 120 feux.

Plus haut, Dufour note deux itinéraires de cols. L'un, «sentier qui côtoie les contreforts du Matterhorn ou Mont Cervin, franchit les crêtes de droite et redescend dans les vallées de Tourtemagne et d'Anniviers»³². L'autre mène au «col Cervin»: «La frontière du Piémont y est marquée par les restes d'un ancien ouvrage de fortification appelé Redoute St-Théodule; elle est située sur une arête parallèle au sentier³³.» Le col, d'où l'on peut descendre à Valtournanche, n'est praticable par les mulets que trois mois de l'année.

De Stalden, le chemin pénètre, grâce à un pont de pierre, dans la vallée de Saas. Saas-Grund: «Un sentier conduit de ce village à celui du Simplon par la crête du Fletschorn.» Un autre «sentier» mène par le sud du Fletschorn, de Saas-Almagel à Gabi. Plus au sud, à mi-chemin entre Almagell et le col Moro «est un petit lac³⁴ où le sentier se partage en trois autres. Celui de droite mène à Macugnaga, celui du centre à Mondeti [Mondelli] dans le val Anzasca, et celui de gauche se dirige sur le val Antrona».

²⁹ Il semble y avoir confusion entre Arolla, situé près des glaciers, et Saint-Barthélemy, chapelle située loin en aval.

³⁰ Il s'agit vraisemblablement du col de Torrent.

³¹ Dufour précise dans son *Avertissement* (page a): «Quand on désigne le nombre des feux pour donner une idée de la population, il faut compter trois habitants par feu. C'est une moyenne assez exacte.» Nous laissons au démographe le soin d'apprécier la validité de cette estimation.

³² Dufour fait sans doute allusion au col Durand et peut-être à celui de Zinal (Triftjoch) qui conduisent en Anniviers. Quant au passage de la vallée de Zermatt à celle de Tourtemagne, il se trouve beaucoup plus au nord, au-dessus de Saint-Nicolas.

³³ Il s'agit de notre col Saint-Théodule. Le *Dictionnaire géographique de la Suisse*, à l'art. Theodulpass (t. V, 1908, p. 689) mentionne des fortifications érigées en 1688.

³⁴ C'est l'ancien lac (naturel) de Mattmark.

« On voit par ce qui vient d'être dit que si l'on voulait défendre le col Moro, il faudrait observer avec soin les sentiers latéraux qui conduisent du Simplon au Saasthal. Il en est de même pour la défense du Matterthal et en général de toutes les vallées transversales qui ont entr'elles de pareilles communications au moyen desquelles l'ennemi peut tourner les corps qui défendent les débouchés. »

C'est sans doute en raison de la proximité du Simplon que Dufour examine les vallées de Viège avec davantage de soin que celles d'Hérens ou de l'Entremont.

Route du Simplon

« La route du Simplon est un chef-d'œuvre de l'art ; partout on peut la monter ou la descendre au trot sans doubler les attelages et sans être obligé d'enrayer³⁵ ; on y marcherait militairement par sections ou demi-sections suivant la force des pelotons. On y trouve de distance en distance des maisons de refuge contre les tourmentes ou les mauvais tems, et il existe un hospice sur le col aussi utile aux voyageurs qu'il le serait aux troupes que l'on cantonnerait en cet endroit pour la garde du défilé.

» La nouvelle route commence à Gliss et elle monte jusqu'à un premier pont de bois couvert sur la Saltine où elle est jointe par la route qui sort de Brieg. De là jusqu'au village de Schlanck [Schlucht] qui compte une quarantaine de maisons, il y a 35 minutes ; on croise là un petit chemin qui descend à Brieg. Un quart d'heure plus loin, et après avoir passé sous un calvaire qu'on laisse à gauche, la route tourne au sud et commence à contourner les contreforts du Clennenhorn [région de Schallberg] qui sont en grand nombre ; à chaque rentrant la route est soutenue par des revêtements et on peut la rendre presque impraticable en les renversant. Vis-à-vis du Clizhorn [Glishorn] et à l'endroit où les Valaisans ont construit un oratoire, la route est en corniche sur d'affreux précipices ; c'est encore un endroit où l'on pourrait la couper.

» Une heure et quart au-delà de l'oratoire est le pont de Ganther qu'il serait inutile de couper parce qu'il est facile de franchir le torrent. Après le pont, la route qui se dirigeait à l'Est, retourne à l'Ouest sur le flanc de la colline opposée et monte en zigzag jusqu'au Bérival, auberge accompagnée de deux ou trois petites baraques propres au bivouac d'un poste d'infanterie. Un détachement italien qui passait la nuit en cet endroit dans l'hiver de 1813 à 1814 fut tourné par les troupes du Valais et fait en entier prisonnier. Il y a de Brieg au Bérival, trois heures et quart.

» Du Bérival à l'hospice du Simplon on compte encore trois heures, la route n'offrant d'autre particularité que de passer sous deux petites galeries percées dans le rocher. Le point culminant est à deux lieues de Bérival ; on y trouve une autre auberge et quelques baraques. Depuis cet endroit, la vallée s'élargit et l'on y trouve de petites collines favorables aux embuscades ; il y a quelques chalets derrière celle de droite. On y voit aussi le nouvel hôpital qui est un grand bâtiment de pierre non terminé³⁶.

³⁵ Enrayer signifie freiner en bloquant les roues par un bâton, une chaîne ou un sabot.

³⁶ Il s'agit de l'hospice actuel, achevé en 1835 (voir A. DONNET, *Guide artistique du Valais*, p. 103).

» L'hospice³⁷ est situé au pied des hauteurs que longe la route, dans une plaine de 1000 à 1200 mètres de longueur. On voit à droite et à gauche quelques maisonnettes où sont d'assez nombreux bestiaux. Depuis l'hospice un petit sentier conduit dans la vallée de Saas en passant par les glaciers qui couronnent la petite vallée du Nanzerthal. Le bâtiment de l'hospice est assez vaste et a plusieurs étages, on pourrait y loger plusieurs compagnies. Les glaciers du Gletshorn [Fletschhorn ?] qu'on a en face nourrissent les ruisseaux qui vont se jeter dans le Grumbach [Chrummbach] qui coule vers le Piémont.

» De l'hospice à Simplon, une heure et demie. A quelque distance, la vallée se rétrécit et devient plus sauvage. On arrive bientôt au refuge N° 7 après avoir traversé une colline très âpre et excellente pour des tirailleurs ; elle enfile³⁸ la route et c'est peut-être un des meilleurs points à tenir. Une demi-lieue plus loin on passe le Grumbach sur un pont de bois situé dans une petite plaine favorable à un rassemblement, attendu qu'il y a aussi plusieurs habitations. A dix minutes du pont, on traverse encore un petit village (Andereck) [Egga] situé entre deux collines qui prennent la route d'enfilade et donnent un nouveau moyen de chicane. On rencontre encore quelques maisons (Amsenck [Sengg]) et l'on arrive à Simplon.

» Ce village a une soixantaine d'habitations en pierre, deux auberges, un moulin et un maréchal ; on ne voit autour que des pâturages et de petits jardins. Les habitants vivent des produits de leurs bestiaux ; leurs fromages s'exportent en Italie ; ils élèvent quelques chevaux.

» La vallée se rélargit à Simplon ; les flancs des montagnes sont très accessibles ; et toutes les mesures de défense qu'on pourrait prendre dans le village seraient facilement tournées. Les hauteurs en arrière du village du côté de Brieg peuvent cependant offrir quelques moyens de résistance, parce qu'elles barrent et commandent la route ; mais toujours faut-il que le défenseur ne soit pas trop inférieur à l'attaquant.

» De Simplon, par un sentier qui va sur les hauteurs de gauche [on peut] gagner un mauvais chemin parallèle à la route principale et longeant les hauteurs pour descendre à Trasquera. Ce chemin, quelque mauvais qu'il puisse être, a une grande importance par la facilité qu'il donne à l'ennemi de tourner toutes les dispositions défensives qu'on pourrait prendre au-delà du Simplon ; il faudrait l'observer et le garder avec soin. Un autre sentier conduit dans la vallée de Saas par le Fletsch Horn.

» De Simplon à Gondo : deux petites heures. On peut aller au village d'Abgaby [Gabi] soit en suivant l'ancien chemin qui y conduit directement, soit en descendant par la nouvelle route qui fait un grand crochet pour éviter les pentes trop rapides. Il faut cinquantes minutes pour joindre Algaby par la nouvelle route. La Quina [la Laggina], torrent guéable, coule parallèlement au crochet de la route dans une direction N.E ; il se jette dans le Krumbach et forme par sa réunion la Dovéria qui coule au fond de l'effroyable gorge de Gondo.

» On peut, avant d'entrer à Algaby, passer la Quina et monter par un sentier rapide au col de Zwischberg. On tourne ainsi les sommités qui dominent la route

³⁷ Il s'agit de l'ancien hospice bâti par les Stockalper au milieu du XVII^e siècle.

³⁸ Enfiler signifie ici permettre un tir suivant l'axe de la route.

sur la droite. Le sentier redescend ensuite dans la petite vallée de la Maïra³⁹ où se trouvent des mines d'or et de cuivre ; et après un détour de trois ou quatre heures on va rejoindre la grande route à Gondo, près duquel est un petit pont pour passer la Dovéria. Ce sentier est aussi très important à garder puisqu'il tourne Algaby et les deux grandes galeries dont nous aurons à parler. Il y a sur le haut du col quelques chalets qui serviraient au cantonnement des troupes.

» Algaby ou Gsteig [Gstein] sur le Krumbach est un hameau de dix à douze mauvaises maisons et une chapelle. Il faut environ une heure pour descendre à Gondo depuis Algaby. On passe d'abord le Krumbach sur un petit pont et l'on va par une chaussée en soutènement jusqu'à la troisième galerie dite d'Algaby, laquelle est située tout auprès du torrent, et peut être tournée par son lit quand il n'est pas débordé. Cette galerie a 65 mètres de longueur, 8 de largeur et 6 de hauteur ; elle est à demi fermée aux deux extrémités par des murailles crénelées⁴⁰ qui ne laissent que l'ouverture d'une porte pour le passage des voitures. Ces dispositions de défense faites par les Autrichiens en 1815 ou 1813 ne signifient rien parce que la galerie est trop facile à tourner soit par le haut soit par le bas. Un mauvais sentier monte des environs de cette galerie et du côté de l'Italie au chemin de Trasquera situé sur les crêtes de la gauche.

» Au delà de la galerie la vallée se rétrécit considérablement et bientôt elle ne présente plus que des murailles à pic d'une hauteur considérable qui partout montrent à nud la masse granitique dans l'échancrure de laquelle coule la Dovéria. Partout la route est taillée d'un côté dans le roc vif et de l'autre est soutenue par des murs de revêtement, en sorte qu'on pourrait l'intercepter à chaque pas ; mais c'est surtout à la grande galerie de Gondo que cette opération devrait se faire. On n'y arrive qu'après avoir passé devant un grand bâtiment servant de refuge, où l'on pourrait bivouaquer deux cents hommes au besoin, et après avoir franchi deux fois la Dovéria sur des ponts de bois.

» La grande galerie de Gondo a 220 mètres de longueur, 8 mètres de largeur et autant de hauteur ; elle est éclairée par deux grandes ouvertures, et elle forme deux coudes pour que dans le cas d'une défense, l'ennemi ne pût pas l'enfiler dans sa longueur. A la sortie est la chute du Frescoro qui se précipite sous un pont de pierre d'une seule arche et va joindre ses eaux à celles de la Dovéria. Ce pont s'appuie à la galerie même par une de ses extrémités, et il a 16 mètres de longueur, en sorte que si on le coupait on aurait devant soi un fossé infranchissable vu l'impétuosité du torrent qui s'y jette. On pourrait donc fermer, comme à la clef, l'importante route du Simplon en faisant le sacrifice d'un pont et en organisant la galerie en blohaus. Il faudrait de plus quelques murailles crénelées sur la droite et sur la gauche, au moyen desquelles des tirailleurs ôteraient à l'ennemi toute espérance de forcer l'obstacle que présenterait la galerie, autrement qu'en se portant en forces et par de grands détours sur le sentier de la droite ou sur celui de la gauche. Le pont de bois qui est de ce côté, tout près de la galerie, établirait la communication la plus heureuse entre les défenseurs de la rive droite et ceux de la rive gauche, autour de la grande galerie militarisée. Il y a près de ce pont un petit bâtiment qui aurait aussi son utilité.

³⁹ Pour Vaïra, nom italien de la vallée de Zwischbergen.

⁴⁰ Crénelées : pourvues de meurtrières.

» Gunz, ou Gondo, est à une grande demi-heure de la galerie de même nom ; c'est un hameau de deux maisons de pierre accompagnées d'une chapelle. Une de ces maisons qui sert d'auberge est à plusieurs étages⁴¹ et pourrait loger une assez grande quantité de soldats.

» De Gondo à la frontière, il n'y a plus qu'un quart d'heure et la route n'offre rien de remarquable.

» *Ancienne communication.* La grande et belle route que nous avons décrite n'est pas la seule communication entre le Simplon et Brieg ; l'ancien chemin existe encore par lequel peuvent passer les gens de pied et même les mulets. Ce chemin, dont nous avons déjà vu un fragment entre Simplon et Algaby et qui n'existe plus au delà [en aval] de ce dernier village, cotoie la nouvelle route jusqu'au point culminant du col ; de là il prend à gauche et descend très rapidement par de nombreux zigzags jusqu'à un hameau appelé Tavernettes [Taferna] qui est situé dans le fond de la vallée sur le bord de la Kaltwasser, torrent qui coule dans la direction générale de la route du Simplon et va se réunir aux eaux de la Ganther pour former la Saltine. Avant d'arriver aux Tavernettes et en descendant le chemin on voit en face, de l'autre côté de la vallée, un sentier qui communique par les bois, du refuge N° 5 au Bérival et tourne par le haut tous les contreforts sur lesquels la grande route s'étend en écharpe. Cela montre que toute défense en cet endroit serait assez insignifiante.

» Les Tavernettes sont à trois heures et quart de Simplon. C'est un hameau composé de quelques maisons de bois. Depuis là on suit le Kaltwasser dans le fond de la vallée jusqu'à Imgrund, petit village de 25 maisonnettes situé au point de jonction de la Ganther et de la Kaltwasser, à une heure et quart de Tavernettes ; mais on laisse ce village à gauche et l'on prend à droite pour remonter un peu le vallon de la Ganther, passer le torrent sur quelques poutres près d'un pont détruit et remonter à gauche jusqu'à la nouvelle route, que l'on peut encore quitter pour descendre plus directement à Ried et de là à Brieg. Cette dernière descente est aussi très rapide et sinueuse.

» L'ancien chemin est d'une heure et demie plus court que la nouvelle route. L'ennemi en profiterait certainement pour y faire passer des éclaireurs à la tête d'une colonne secondaire, mais il est bien facile de la couper en plus d'un endroit. »

Dufour traite ensuite des cols méridionaux de la vallée de Conches. Le chemin de l'Albrun, le plus court vers le sud et le plus fréquenté, « n'est cependant praticable qu'aux mulets ; les paysans se hasardent quelquefois à le passer en hiver ». Le chemin passe de Lax par Ernen et par Binn, où il est rejoint par un sentier venant de Grengiols. Du col, on descend soit sur le val Formazza, soit sur le val Antigorio. Un « chemin » par l'Eginenthal permet de gagner à partir d'Ulrichen, soit à droite le val Formazza par le col du Gries, soit à gauche le val Bedretto par le Nüfenen.

A partir d'Oberwald, la reconnaissance signale un ancien passage par le Gerental, qui semble n'être plus praticable et un autre par la Furka où, « à la rigueur on pourrait conduire les mulets ». Ces cols doivent faire partie d'une future reconnaissance à faire dans la région centrale des Alpes.

⁴¹ Il s'agit de l'ancienne souste de Stockalper, à gauche de la route.

Plan de défense

Dans le chapitre 5, *Plan de défense*, Dufour indique les bases théoriques d'une défense du Simplon et de sa route sur le territoire suisse, la grandeur des effectifs nécessaires et leur distribution sur le terrain, et enfin le déroulement des opérations défensives.

Principes de base

«D'après la description qui vient d'être donnée, il est évident que l'attaque principale contre le Valais de la part des puissances maîtresses de la Lombardie et du Piémont serait dirigée par la route du Simplon, et que les corps qui menaceraient les autres passages ne seraient que secondaires. L'intention de l'ennemi serait de nous diviser en nous donnant de l'inquiétude sur plusieurs points à la fois. Il nous faut donc de notre côté rester concentrés dans les environs de Brieg, et ne placer aux autres débouchés que de simples corps d'observation ayant leurs avant-postes sur les cols et dans le haut des vallées.

» Qu'un de ces avant-postes soit attaqué par des forces supérieures, il se replie sur les postes intermédiaires, et ceux-ci sur le corps chargé de les soutenir, en n'abandonnant toutefois le terrain que pied à pied et en profitant de tout ce que les localités offrent de favorable pour retarder les progrès de l'ennemi; c'est aux chasseurs et aux carabiniers qu'il appartient principalement de jouer ce rôle. Si nous avons dans le bas de la vallée quelques pièces d'artillerie bien emplantées, il est probable que les succès de l'ennemi se borneront là et qu'il sera obligé de rétrograder; mais s'il arrivait qu'il parvînt à repousser le corps d'observation, celui-ci devrait se mettre en retraite du côté de Brieg⁴², afin de se réunir à l'armée et d'attirer l'adversaire dans quelque position désavantageuse où l'on puisse espérer de le punir de sa témérité; à chaque pas que nous faisons, nos forces s'augmentent par les renforts successifs que nous trouvons échelonnés sur la route; l'ennemi au contraire, s'affaiblit par les détachemens qu'il est obligé de laisser dans les villages et à l'embranchement des vallées qui débouchent sur ses flancs; il s'éloigne de sa base d'opération, nous nous rapprochons de la nôtre, le succès ne peut plus être douteux. Gardons nous donc de nous effrayer, si quelque corps vient jamais à nous tourner, car une pareille manœuvre est souvent fatale à celui qui l'entreprend; elle ne réussit guère que devant des soldats sans valeur. Rappelons-nous aussi que quand on se défend chez soi, toutes les lignes de retraite sont bonnes; que si l'on perd momentanément la principale, les secondaires restent ouvertes; il est impossible d'être entièrement enveloppés quand on ne reste pas stupidement attaché à une position, et qu'enfin, si cela arrivait, les braves savent se frayer un chemin sur le corps de leurs adversaires.

» Il est nécessaire, pour la bonne défense du Valais, de fortifier deux points que nous avons déjà indiqués dans ce mémoire: le premier est la grande galerie de

⁴² Le «corps d'observation» comprend les troupes stationnées au débouché de la vallée sur la vallée principale, plus les restes des avant-postes repliés sur lui. On verra plus loin que *tous* ces corps d'observation ne se replieront pas forcément vers Brigue. Ici, la mention de Brigue est une intrusion du problème local pratique dans l'exposé théorique général.

Gondo, véritable clé du Valais du côté de l'Italie, le second est Saint-Maurice. Ce dernier point est de la plus haute importance, en ce qu'il est en arrière de tous les débouchés, au nœud de toutes les communications : l'ennemi arrivé sous ses murs après trois ou quatre jours de marche, n'est pas plus avancé pour ses projets ultérieurs qu'il ne l'était à Brieg, parceque le chemin qu'il a parcouru est parallèle à la frontière et ne le conduit point dans l'intérieur ; si donc l'ennemi trouve à Saint-Maurice une résistance majeure, et qu'il lui faille plusieurs jours pour s'en emparer, sa position devient des plus critiques, il court le risque de périr par la faim dans cette vallée qui ne fournit pas de quoi nourrir ses habitants et d'où, avant de se retirer, on aura enlevé le peu de provisions qui s'y trouvent. »

Dufour insiste ensuite sur l'importance de Saint-Maurice pour retarder un ennemi, qu'il monte ou descende la vallée. Les deux points à fortifier doivent être pourvus d'ouvrages permanents.

« Pour ce qui concerne Gondo, j'ai déjà dit qu'il suffisait de transformer en blockaus la grande galerie, miner le pont, et pratiquer quelques murs crénelés sur les hauteurs adjacentes.

» Quant au fort de Saint-Maurice, le travail ne peut pas être aussi simple et il est difficile de l'indiquer sans avoir fait un projet particulier⁴³. »

L'effectif nécessaire et sa répartition sur le terrain

« Quoi qu'il en soit, je supposerai nos deux postes mis sur un pied respectable, et j'admettrai qu'on puisse disposer pour la défense du Valais de dix bataillons du contingent fédéral et de quatre bataillons de réserves cantonales ; de six compagnies de carabiniers fédéraux et quatre de carabiniers cantonaux ; de cinq compagnies d'artillerie, dont une sans ses pièces ; enfin de deux compagnies de cavalerie pour le service des estafettes. Cela fait 11 550 hommes au grand complet, mais il ne faut compter que sur neuf à dix mille combattants. C'est avec cela qu'il faut, à la faveur du terrain, résister à des forces très supérieures. »

La distribution de ces troupes est prévue en 7 postes : Saint-Maurice et Martigny (A), Sion (B), Sierre-Tourtemagne (C), Viège (D), Brigue (E) avec avant-garde à Simplon Village (F) et Lax-Münster (G). Nous résumons le texte de Dufour dans le tableau suivant, sauf en ce qui concerne la cavalerie, dont la répartition n'est pas précisée.

Tableau de répartition des effectifs

	A	B	C	D	E	F	G
Bat. d'inf. féd.			1	1	4	2	2
Bat. rés. cant.	2	2					
Cp. carab. féd.					3	2	1
Cp. carab. cant.	1	1		2			
Cp. art. sans pièce	1						
Cp. art. armée (batterie)					1/2	3	1/2

⁴³ Sur le projet de Dufour et sa réalisation voir DUBUIS et LUGON, p. 66 ss.

Chaque poste est l'objet d'indications sur la mission à remplir et sur la ligne d'éventuel repli :

— Saint-Maurice et Martigny : garde des deux points et observation du Grand-Saint-Bernard. Repli sur Saint-Maurice.

— Sion : observation du val d'Hérens et liaison avec le bassin des Drances par les passages de montagne. Repli soit sur Brigue soit sur Saint-Maurice suivant les circonstances.

— Sierre et Tourtemagne : « échelon intermédiaire entre les Bataillons cantonaux et les troupes fédérales chargées de la défense active » (les premiers se trouvant en aval et les secondes en amont). Pas d'indication sur le repli.

— Viège : observation des vallées de Saas et de Saint-Nicolas. Liaison avec les vallées collatérales. Pas d'indication sur le repli.

— Brigue : Dufour a signalé, dans les principes déjà, le rôle essentiel de cette position.

— Simplon-Village : défense de la galerie de Gondo ainsi que des sentiers de Trasquera et de Zwischbergen. Repli sur Brigue.

— Lax-Münster : observation des cols, de l'Albrun jusqu'à la Furka. Repli sur Brigue (les avant-postes de l'extrême est peuvent, s'ils sont coupés, se retirer par le Grimsel ou par la Furka).

La défense proprement dite

« Toutes ces dispositions étant prises, on attendra que les projets de l'ennemi se développent. Sans doute il cherchera à pénétrer par la route principale, puisque ce n'est que par là qu'il peut arriver avec du canon. Il faut donc mépriser les diversions et ne point abandonner le poste de Brieg, si ce n'est pour s'avancer de quelques lieues au soutien de celui des corps d'observation qui pourrait se trouver trop vivement pressé. Ce danger est au reste peu à craindre, car il n'est pas à présumer que l'ennemi descende jusque sur le Rhône par des chemins détournés tant qu'il n'est pas maître du Simplon : il s'exposerait à être taillé en pièces.

» La défense de Gondo et des chemins qui le tournent doit donc être poussée à l'extrême ; nos adroits tireurs y trouvent un champ de bataille qui ne laisse rien à désirer et où la supériorité numérique est un bien faible avantage. Il est certain que si l'ennemi force le passage, ce ne sera qu'après avoir fait de grandes pertes. Alors nos troupes, se retirant avec lenteur au travers des bois qui bordent la route, peuvent encore retarder beaucoup la marche de l'ennemi.

» Cependant le Général, dès qu'il s'aperçoit que l'attaque du Simplon est sérieuse, envoie l'ordre de rejoindre aux différents corps qu'il a échelonnés dans la vallée, à ceux du moins qui n'ont pas d'ennemis en tête ; et il prend ses dispositions pour recevoir les agresseurs avec toutes ses forces réunies au sortir du défilé. Il faut livrer ici une bataille sanglante, car nous sommes forcés par nos circonstances particulières à marquer d'une manière ineffaçable la violation de notre territoire.

» Nous ne pouvons le faire nulle part avec plus de chances de succès qu'au débouché de la vallée, où l'ennemi ne peut pas déployer à la fois toutes ses forces, et où l'on enveloppe la tête de sa colonne. Si nous sommes vainqueurs, la campagne peut finir là ; si au contraire la fortune se tourne contre nous, nous n'en aurons pas moins l'honneur de la lutte, car nous nous serons mesurés avec des

forces très supérieures, et n'aurons cédé qu'au nombre. La retraite s'opérera sur Sion où l'on trouvera deux bataillons de renfort; avec eux, on marchera sur Martigny et Saint-Maurice, et ici l'armée s'arrêtera pour profiter des nouveaux avantages que lui offre une localité aussi resserrée; mais avant d'arriver là nous aurons pu tenir ferme à plus d'un défilé et occasionner à l'ennemi de nouvelles pertes. Celui-ci, avant de pénétrer plus avant, est obligé de s'assurer de tout le pays, car il a beaucoup à craindre pour ses flancs; chaque vallée qui communique avec la Suisse centrale est pour lui un sujet d'inquiétude, et pourtant il ne lui est guère possible de profiter de sa supériorité pour s'en emparer: une poignée d'hommes suffit pour en défendre les cols⁴⁴. Si quelqu'un de nos corps se trouve séparé, il a ces débouchés pour opérer sa retraite; l'armée elle-même, dans un cas de nécessité, pourrait y passer en faisant le sacrifice de ses canons; et cette chance extrême a aussi ses avantages: elle force l'ennemi à laisser dans chaque vallée des forces assez considérables pour nous ôter la possibilité des retours offensifs; dès lors, il s'affaiblit et court le risque de manquer son opération principale. S'il ne fait pas ces détachements, il s'expose à être attaqué en queue par les corps qui se seront ralliés derrière la chaîne septentrionale des Alpes et à se voir coupé de ses dépôts. C'est ainsi qu'une retraite excentrique, si dangereuse dans un pays découvert, peut quelquefois être avantageuse au défenseur, si le terrain est très difficile et qu'il sache en profiter.

»La défense de Saint-Maurice ne doit pas résider uniquement dans la fortification; il est indispensable que les hauteurs de droite et de gauche soient fortement occupées pour en fermer les abords; car les rochers si abruptes qu'ils puissent être, sont contournés par des sentiers accessibles aux piétons, au moyen desquels on pourrait éluder le fort ou s'en emparer plus facilement. Il faut à tout prix rester maître des hauteurs.»

Dufour examine ensuite ce qui devrait se passer dans le cas où l'adversaire forcerait le passage de Saint-Maurice. Durant le laps de temps utilisé par l'armée étrangère pour réussir cette opération, les troupes suisses, utilisant les cols préalpins, auraient pu prendre position dans le Chablais vaudois. Les collines de Saint-Triphon offriraient la possibilité d'un nouveau barrage, puis les hauteurs dominant la route de Villeneuve à Lausanne, permettraient de harceler les troupes ennemies.

L'auteur conclut ainsi le texte de sa reconnaissance :

«Telle est la conduite à tenir pour la défense du Valais: elle est simple et n'exige pour son exécution que de l'activité, de l'énergie et du dévouement.»

A la suite de son texte, et comme une confirmation de ses propres idées, Dufour copie une note du général Lecourbe au général Berthier, touchant la défense du Valais (1800). A cette époque, la route du Simplon n'étant pas encore

⁴⁴ Ces cols sont décrits par Dufour dans le chapitre 3. Il dispose d'observations directes sur les plus importants, mais de renseignements sommaires sur le Lötschenpass («sentier de chasseurs au travers des glaces») et sur le Rawyl, «dangereux, même pour les piétons, surtout en tems de pluie». Le col du Grimsel n'offre qu'un «chemin» d'Obergesteln à Kirchet Ugel et celui du Sanetsch n'a qu'un chemin pour «les chevaux de bât accoutumés aux montagnes» jusqu'au pont de pierre (Pont du Diable). Quant au passage de la Gemmi c'est un «chemin difficile pour les bêtes de somme» jusqu'à Loèche-les-Bains, ensuite jusqu'à Loèche-ville «en plusieurs endroits impraticable aux plus légères voitures». Les routes praticables à l'artillerie n'existent que sur le versant bernois, dans les sections moyennes et inférieures des vallées.

ouverte, Lecourbe écrit : « cinq ou six bataillons suffisent pour la défense de la vallée du Rhône, mais il ne faut pas les disséminer. Il faut les tenir dans la vallée et avoir seulement des postes sur le sommet des montagnes où sont les passages ». Les deux points stratégiques de la vallée du Rhône sont pour lui Brigue, dont « la position est assez bonne » et Saint-Maurice. Selon le général français, « cette position, belle et aisée à défendre, serait le *nec plus ultra*⁴⁵ de l'ennemi ». Lecourbe insiste enfin sur le principe fondamental de sa défense, que Dufour avait toutes les raisons de faire sien.

« C'est dans les vallées qu'il faut défendre les montagnes. Cette réflexion paraîtra peut-être surprenante à ceux qui n'ont pas fait la guerre de montagne : mais si au débouché d'une montagne vous avez de bonnes réserves, faites les donner à propos au moment où l'ennemi, harassé de fatigue, vient de parcourir souvent sept à huit lieues de montée et de descente ; il est presque sûr, dans ce cas, qu'il ne remontera pas et qu'on le prendra. J'en pourrais citer bien des exemples. »

⁴⁵ L'expression latine est prise dans son sens propre : l'ennemi ne passera pas plus loin.